

Chapitre 1 : Peinture

Sur le grain très fin de sa peau, je dessine sans effort, mes doigts semblant s'animer d'eux-mêmes. Ils vont et viennent des pots de crèmes colorantes à son corps en passant parfois par l'éponge ou le seau d'eau.

Les formes que j'imagine prennent vie au rythme de son cœur que je sens palpiter au travers de son épiderme. Elles habillent ce corps nu mieux, je crois, que n'importe quel vêtement : les formes issues de mes pensées valorisent celles issues de la pensée de Dieu... ou du Diable. Sa beauté enchanteresse ne saurait avoir d'origine autre que maligne. Quel orgueil prométhéen me permettrait de comparer ma peinture à la sculpture charnelle divine, au chef d'oeuvre de Dieu, cette femme ?

Petit à petit, mon oeuvre quasi-quotidienne s'achève.

Mes yeux voient et, du spectacle qui leur est offert, je fais un régal. Je voudrais goûter à ses lèvres, à sa fine transpiration, me parfumer le palais de ses sucres les plus intimes. Mais il ne m'est permis que de voir et de sentir. Il ne m'est permis que de lire en braille le livre de sa beauté ou, plus exactement, je ne suis autorisé qu'à ajouter sur ce registre charnel, avec des caractères colorés des compléments à ce braille à jamais inaccessible à qui se délectera à distance autant de mon oeuvre que de celle de la Nature, ce corps de Femme.

Il me faut faire vite : le temps presse car elle est arrivée en retard ce soir.

L'isolement sensoriel est possible en fermant les yeux – quel crime devant Elle, quelle injure ! – ou en se bouchant

les oreilles – mais elle a une si belle voix ! –. On peut également mettre des gants – quel gâchis cela serait ! – mais on ne peut pas refuser de sentir l’odeur d’un corps. Se boucher le nez est peine perdue : on doit bien respirer et, dès lors, l’Odeur remonte par le pharynx jusqu’à nos fosses nasales avec plus de vigueur encore.

Et je sens que son retard a un nom d’homme. Un autre – car je n’en ai pas le droit – a goûté ses sucres les plus intimes, s’est saturé sa peau de la sensation de sa peau à elle, a empli ses fosses nasales de toutes ses odeurs à elle, a écouté son délicieux babillage de jouissance et ses soupirs jusqu’à ne plus entendre qu’eux et s’est régalé, enfin, de sa vue sous tous les angles que Cupidon accepte, sous toutes les intensités de lumières, de la clarté totale lorsque les amants ne sont pas encore entièrement offerts l’un à l’autre ; à la quasi-obscurité qui soumet la vue à tous les autres sens, afin que l’esprit participe aussi à la fête, imaginant ce qu’il ne peut plus constater ; en passant par cette demi-clarté où tout est gris clair ou gris foncé, l’instant le plus beau car il est le plus incertain, où l’Esprit s’habitue à chercher, à deviner, alors que des indices de moins en moins nombreux s’offrent à lui. Il crée ce qu’il ne peut découvrir, perfectionne ce qui ne peut plus l’être.

Elle n’a pas eu le temps, ce soir, de se plonger dans son habituel bain parfumé. Elle sait que je sens lorsqu’elle vient de faire l’amour. Elle sait que cela m’attriste car c’est l’écho d’une jouissance qui m’est interdite.

Il ne me sera, à jamais je crois, permis que de lire en braille puis de colorer avec délicatesse ce que d’autres dévoreront sans retenue.

Si mes doigts, aidés d’un peigne de plastique, s’aventurent dans ses cheveux, ce n’est pas, malheureusement, pour profiter de leur soyeuse et de leur blondeur. Ce n’est que pour la coiffer et, le cas échéant, soulever ce qui est pour moi non un objet de plaisir mais une gêne dans mon travail.

Si je l'allonge devant moi et si elle se tourne ou se remue, s'assoit, se lève, ou, même, si elle écarte largement ses jambes et se laisse caresser l'intérieur des cuisses, ce n'est que pour permettre à mes doigts de la recouvrir de la tête aux pieds de cette peinture spéciale. Pas la moindre parcelle de sa peau, à l'exception de son cuir chevelu et de la plante de ses pieds, ne doit être oubliée. Les dessins aux couleurs chatoyantes ou brutales, douces ou violentes, épousent chacune de ses formes pour mieux valoriser chacun de ses charmes.

Le temps presse de plus en plus.

Mes doigts s'agitent, hésitent, ne savent plus.

Festina Lente.

Il m'est difficile de me calmer alors que mon pouce s'aventure sur le mamelon de son sein gauche en laissant une trace verte derrière lui. Mon index, quant à lui, suit le contour du même sein en l'encerclant de rouge. Est-ce son odeur qui m'a inspiré de telles provocations chromatiques ? Je ne sais...

Sous la peau, palpite son cœur, je le sens entre deux côtes. Je le sens s'agiter, bondir. Je sens cette vie qui n'est pas la mienne, tout comme je peux voir cette beauté qui n'est pas la mienne. Mais elle ne frémit pas sous mes caresses : elle se laisse peindre comme si tout cela ne la concernait que vaguement, comme si je peignais sur une toile qui ne soit pas son corps. Elle ne frémit pas. Elle ne frémira pas, ce soir, car elle ne frémit jamais sous mes doigts.

Un trait noir descend du milieu du front, se glisse le long de l'arrête du nez, encercle sa bouche, se coule le long de sa trachée puis sépare ses deux seins comme deux frères ennemis avant de couper verticalement son ventre en deux, en prenant soin de ne point barrer son nombril mais au contraire de l'entourer, tout comme ses deux grandes lèvres inférieures. Je peste en moi-même un instant car la peinture accroche un peu, s'étale mal : je

l'aurais de nouveau rasée si j'en avais eu le temps. Sa pilosité est rugueuse mais je devine malgré tout que, si ces poils étaient libres, ils seraient autant soyeux que la plus belle des étoffes. C'est leur vitalité, leur volonté de ne pas être cachés, de ne pas disparaître, que je sens et qui agrippe ma peinture.

Le trait remonte ensuite, d'abord double, en suivant le bord de chacune de ses fesses, puis unique, comme devant, en recouvrant sa colonne vertébrale. Les mêmes motifs se reproduisent à droite et à gauche mais les couleurs employées sont complémentaires et le fond est, sur la moitié gauche de son corps, noir, tandis qu'il est blanc laiteux à droite.

Je regrette un instant son bronzage qui habille si bien son corps. Elle n'est pas entre mes mains pour séduire réellement mais uniquement pour exciter autant l'hypothalamus que le cortex, autant la brute que le raffiné homme d'esprit qui demeurent chez chacun des spectateurs de chaque soir.

Ma peinture s'achève.

Elle est debout, devant moi, à présent. Ses jambes sont écartées à quatre-vingt-dix degrés et mon propre corps voyage entre elles, allant et venant sous diverses postures afin que mes doigts soient au mieux pour dessiner chaque motif habillant ses cuisses, ses mollets et ses pieds.

Ite opus est.

L'Oeuvre est achevée, pour aujourd'hui.

Elle remue avec des précautions infinies afin de ne pas brouiller mes dessins. Elle ne sourit pas ni ne grimace : il faut attendre que la peinture sèche. Pour ma part, je ne la toucherai plus aujourd'hui. Mes deux heures de paradis quotidien (qui me sont refusées les jours de relâche) s'achèvent par le consciencieux nettoyage de mes mains.

Il ne nous reste plus que quelques minutes ensemble. Je dois faire vite.

Mon appareil photo attend, comme chaque soir, posé sur le rebord d'une table. Dans quelques heures, il ne restera plus de mon oeuvre, se surimprimant sur celle de la Nature, que sa trace sur la pellicule

Je le fais chaque soir. Chaque soir que Dieu fait. Chaque soir, plutôt, que je refais Son oeuvre, mon oeuvre.

Il me reste ainsi un souvenir, quelques photos, une trace matérielle de qui n'est souvent qu'un vague souvenir se mêlant aux autres. Toutes les images de son corps peint se mêlent dans ma tête. Pas sur le papier de la photographie.

Elle prend négligemment les poses utiles pour que son corps soit imprimés sous tous ses angles. Pour elle et pour moi. Elle aussi demande à les voir, de temps en temps, et elle s'abîme alors dans la contemplation de sa propre beauté.

Elle est jeune, fraîche. Les photos s'accumulent, comme les ans déjà. Elle le sait. Elle me dit un jour que, plus tard, quand tout cela serait fini, il ne lui resterait que ces quelques morceaux de papier, images de son corps qu'elle adorait ainsi.

Je ne sais pas si elle voyait dans ses paroles du fatalisme ou de la haine contre une Nature, un Dieu, qui ne lui laissait pas la jouissance permanente et éternelle de ce corps, de sa raison de vivre, de sa vie même. Elle avait dans la voix, à ces moments là, un sentiment qui m'échappait un peu. De la résignation peut-être.

Allons voir si la rose

Qui se matin était éclosé...

Un corps, sublime, parfait, voilà ce qu'elle était et sera toujours pour moi. Mais rien de plus. Je ne saurais dire que je l'aimais mais il me semblait que mon sentiment était plus que du simple désir charnel. Un désir d'esthète, peut-être.

Je contemplais.

D'autres se chargeaient de désirer, de soupirer, de baver. Certains s'aventuraient à vouloir toucher mais c'était au delà de ce qui était permis. La Règle était absolue : on regarde mais on ne touche pas ! Les agents de sécurité étaient là pour rappeler à l'ordre les récalcitrants qui s'obstinaient.

Mais bien peu, finalement, s'y risquaient. Ils étaient bien venu voir. Toucher aurait risquer de les décevoir. Est-ce que sa peau est aussi douce que la pêche et ses dents aussi blanches que l'ivoire ? Ils préféraient le croire plutôt que de vérifier. Le risque était trop grand. Sans doute avaient-ils été souvent déçus ! Mais avec elle, bon Dieu, avec elle... S'ils avaient su plutôt que cru !

La magie aurait-elle été alors la même ?

Chapitre 2 :

Moi

Je suis laid.

Ce n'est pas tout. Je suis aussi, du moins je me prétends, artiste. Comme si cela ne suffisait pas à mon malheur, je hais autant Godard et Buren que les populistes, m'annihilant les deux publics possibles : le grand et le tout petit.

Je hais ceux qui veulent être pris pour des génies alors qu'ils ne sont que des néants. Ils veulent paraître sombres mais ne sont que ternes. Ils veulent paraître grandioses et luminescents, ils ne sont que médiocres et ceux qui se rassemblent autour de leur piètre lumière ressemblent davantage à des vers à soie grouillant sur une feuille de mûrier qu'à des papillons superbes et multicolores. On s'exclame. On crie au génie. On crie une cacophonie pourvu que l'on se fasse entendre. C'est eux-mêmes, sans doute, que ces admirateurs admirent.

Les soi-disant artistes que ceux-là admirent veulent être incompris car, si on les comprenait, plus personne ne s'extasierait. D'autres se disent philosophes ou scientifiques mais font la même esbroufe. « Soyons incompris » est leur devise. C'est là leur paravent, ce qui cache leur nullité.

Où est passé le temps perdu à la recherche du temps perdu ? Hiroshima a détruit mon amour des lettres dans un éclair aveuglant et nucléaire.

Quant aux autres, que je hais autant... Non, sans doute moins car eux n'ont pas l'orgueil du Créateur indigné lorsqu'un insolent leur jette à la figure qu'ils ne sont pas

de grands artistes, croyant leur faire insulte. Ils rient, avouent et se moquent, comme Cyrano dans la tirade des nez. Eh bien oui, leur nez est grand. Certains poussent le vice jusqu'à avouer la nature de leur génie : ils veulent vendre et ils vendent. Eux, réussissent ce qu'ils ont entrepris. C'est leur gloire et leur vrai génie.

Je leur laisse mais, finalement, je les respecte, comme un boulanger ne demande pas à un boucher de faire du pain pour l'humilier. Chacun son métier. Va, je ne te hais point...

Comme artiste, la Création en elle-même est, pour moi, un acte vital.

La création ne se suffit néanmoins jamais à elle-même. On crée toujours pour autre chose que le simple désir de créer. Une création n'est jamais neutre.

On crée aussi pour les autres. Sinon, on ne se fatiguerait pas les mains. L'imagination est une chose mais passer à l'acte de création nécessite une volonté de faire partager ce que l'on veut concevoir et exprimer. Oh, bien sûr, on peut toujours créer pour cet autre soi-même, cet autre néanmoins, que je serai demain... Je peux aussi vouloir créer pour ces multiples moi-mêmes, cette foule des jours futurs, afin que, toujours, je me souvienne de que j'ai un jour voulu imaginer.

Peindre la peau de Carole satisfait bien entendu, du moins un peu, mes fantasmes. Cette fille est superbe, je vous l'ai dit.

Ecrire et jouer au synthétiseur, avec un ordinateur spécialement programmé ou avec d'autres appareils et instruments, les musiques de ses danses nues répond en partie au même désir mais j'y vois d'autres satisfactions.

Comment suis-je arrivé ici ?

A vrai dire, certains soirs, je me le demande encore. J'ignore si les parcours originaux intéressent quelqu'un

mais si c'est le cas, que ce quelqu'un vienne me voir : je serai pour lui un véritable festival de bizarreries.

J'ai dit que j'étais laid. Je ne me nomme quant même pas Quasimodo. Je ne suis pas difforme. Disons plutôt que je n'ai aucun charme *sexuel*. Mon penchant pour la dive bouteille a fait rougir ma peau mais je ne bois plus, plus jamais. Mon sourire est froid, glacial. Mes yeux percent et dérangent. Bref, je ne suis pas un agréable compagnon pour une femme, ni même pour un homme, quelle que puisse être mon attitude, même la plus gentille et dévouée.

Même une aveugle ne m'aimerait guère. Je suis laid, réellement et profondément laid, au delà même de l'apparence physique. Je suis acerbe, subtilement désagréable. Nul ne comprend bien pourquoi mais personne ne prend plaisir à ma compagnie. Moi, je le sais. Je suis laid.

Jamais aucune femme ne s'est intéressée à moi, sauf pour des sujets les plus éloignés possibles de la sexualité. Toujours, les contacts ont été les plus brefs possibles. Enfin, ce n'est pas tout à fait vrai. J'ai eu des amies mais jamais de maîtresse. J'ai eu une femme. Nous avons divorcé depuis longtemps déjà. Notre union a duré cinq ans. Ce furent cinq années stériles sur tous les plans. Nous n'étions que des soutiens l'un pour l'autre, des soutiens à notre laideur respective. Pour autant que je puisse en juger, car je me sens bien incompetent en la matière, nous ne nous sommes jamais aimés. Je me demande encore comment j'ai pu ou, plutôt, comment nous avons pu vivre ensemble presque cinq ans. Cela restera sans doute toujours un mystère pour moi. Et pour elle aussi. Peut-être suis-je devenu plus laid après que avant et pendant.

La peinture et la musique sont pour moi des passions de toujours. J'ajoute aujourd'hui l'écriture à la liste. Je n'ai aucune formation artistique. Peut-on d'ailleurs apprendre à être artiste ? Ce livre ou, plutôt, ce journal où je note maintenant mes réflexions au fur et à mesure que j'en ai,

j'ignore à quoi il servira. A rien, sans doute. Peut-être écrire n'est-il qu'un moyen de s'interroger soi-même. Je vais tout de même considérer qu'il existe un lecteur à qui j'écris, comme si ce livre était une lettre, en quelque sorte. J'écris à ce lecteur potentiel comme un patient parlerait à son psychanalyste, qu'il devine sans voir, qui, peut-être, n'existe pas ou plus, à moins qu'il ne soit parti, absent, qui est silencieux en tous cas...

Qui suis-je donc ?

Qui suis-je donc, en effet, pour être devenu peintre et musicien dans une boîte de nuit après avoir commencé ma carrière comme journaliste ? Ce premier métier ne prédispose pas vraiment au type d'emploi que j'occupe aujourd'hui. Mais, ma carrière, je n'ai pas envie d'en parler maintenant.

Au bout d'un certain temps, mon journal, trop différent, trop passionnant, fit faillite et ce fut ma fin professionnelle. Pour vivre, je me mis à peindre les visages de passants, dans la rue. Cela amusait. On prenait des photos, on riait.

Un jour, le patron de la boîte de nuit où travaillait Carole comme strip-teaseuse m'engagea pour la peindre. Elle ne se déshabilla plus : elle était entièrement nue du début à la fin de son numéro mais tout de même habillée de mes créations. Au premier bain, tout s'efface. C'est pourquoi je prends des photos. La clientèle de cette boîte de nuit est devenue assez *sélect*. Un strip-tease classique commençait à lasser une clientèle plus suffisamment fortunée pour plaire encore à mon nouveau patron. Il fit restaurer et réaménager l'endroit, changea le style. La mode s'en empara. Carole nue – pardon, peinte – dansant au son d'une musique des plus modernes, attira un nouveau public, une nouvelle clientèle.

Durant la soirée, je suis aussi un peu DJ. Au bout d'un certain temps, j'introduisis ma propre musique, au début, c'était uniquement pour accompagner la danse de Carole. Maintenant, mes morceaux passent plusieurs fois dans la soirée. Le patron m'appelle *son ami*. Je suis donc sans doute devenu assez indispensable. La boîte marche de mieux en mieux. On s'y presse.

Je suis laid.

De toutes ces filles qui se trémoussent, qui bougent leur sacré foutu cul sous mon nez, pas une ne s'intéresse à moi. Les sueurs mêlées ne contiennent jamais la mienne.

Seigneur ! Oh Seigneur ! Est-ce que tout cela a un sens ? Ma vie a-t-elle un sens ?

Seigneur ! Oh, Seigneur ! Réponds-moi ! Donne-moi une réponse, comme à Moïse sur le Mont Sinaï. Donne-moi des Tables de la Loi qui dirigeront ma vie !

Seigneur ! Oh, Seigneur ! Mais, quand je crie Ton Nom, n'est-ce pas moi que j'appelle et que je cherche ? Moïse s'est peut-être trouvé lui-même sur le Mont Sinaï.

Un sauveur ne peut rien pour qui ne fait pas l'effort de se sauver lui-même. Il ne peut qu'indiquer une route et pleurer sur ceux qui s'enfoncent dans les Marais de la Mélancolie, qui s'enfoncent dans la Mort.

Seigneur ! Oh, Seigneur ! Mais quand je crie Ton Nom, j'aimerais tant pouvoir entendre une réponse...